Madame Simona



Aline Dutuit

Aline Dutuit

Madame Simona

© Aline Dutuit, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1615-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Retrouvez moi sur Instagram
@aline.dutuit

Et sur ma chaîne YouTube :

Prologue

Quel jour sommes-nous ? Est-ce le soir ou le matin ? Je n’en ai aucune idée. Cela fait quarante huit heures que j’ai la sensation d’être poussée de force dans un train fou, un manège de foire lancé à plein régime sur un parcours sans début ni fin. Je ne sais même plus comment j’en suis arrivée là. Si, je sais, mais j’ai du mal à y croire. C’est dingue, tout ça est dingue !

J’ai la tête à l’envers, le cœur au bord des lèvres, l’épuisement et le stress qui retombe vont avoir raison de ma volonté : je vais craquer, je le sens.

Et encore, toujours les mêmes questions... En face de moi, un homme, au visage inexpressif. Des yeux vides, froids, une voix monocorde. Est-il seulement un homme ou un robot, un humanoïde au circuit imprimé, programmé sur un seul code : « Nom, prénom ?... » . Mais à force de répéter, je doute de l’évidence. Qui suis-je ?

— Du Lac, Simona Du Lac.

Il me fixe, sans réaction, et j’ai la sensation qu’il va encore me reposer la même question. Trop, c’est trop ! La brèche s’ouvre et je me sens perdre l’équilibre et tomber, propulsée par la violence d’une explosion intérieure. Je ne cherche pas à résister et avec un calme glaçant, je réponds :

— Simona Du Lac. Du Lac en deux mots comme votre nom.

— … ?

— Oui, votre nom, Du Con, en deux mots avec une majuscule à Con.

1.

Le chant des cigales plutôt qu'une banale sonnerie, mais cela ne facilite rien : c'est l'heure, 6h00. Encore une aube comateuse.

À tâtons, je cherche mon Smartphone pour faire taire le son synthétique. J'ouvre les yeux avec difficulté. Au lieu de me lever, je m'entortille dans les draps. Je n'ai absolument aucune envie de sortir de mon lit, non pas que je m'y trouve bien, mais j'y suis mieux qu'à l'extérieur. Dehors je dois me coltiner les autres, tous les autres, ceux que je ne supporte plus et que je ne peux cependant pas éradiquer de ma vie : les entrepreneurs, les clients, les donneurs d'ordres… et dans mon lit, il y a l'Autre… L'Autre : mon mari, que je ne supporte plus non plus et que je n'ai pas le courage de quitter. Je ne sais pas si c'est de la peur, de la lâcheté ou de la lassitude. Il est là depuis si longtemps, dans ma vie, dans mon lit.

Les cigales ne l'ont pas réveillé. Couché sur le ventre, la tête enfouie dans l'oreiller, le visage déformé sous la pression, la lèvre supérieure retroussée, il ronfle sans se soucier de sa jambe droite qui pend hors du lit. Sa jambe gigote, agitée de soubresauts, battant la dernière mesure de sa nuit. Je suis partagée entre l'envie de le secouer pour faire cesser ce ronflement horripilant ou le laisser dormir en espérant qu'il s'étouffe dans son oreiller.

Cela m'inquiète, je me surprends de plus en plus souvent à imaginer le scénario de sa mort. Une mort qui m'apparaît de plus en plus tragiquement jouissive. Il disparaît, plutôt proprement d'ailleurs, je ne voudrais pas avoir à gérer une longue maladie dégradante et des souffrances interminables. Donc, il disparaît discrètement et je renais avec fracas ! C'est tout bonnement odieux de ma part, c'est atroce, mais c'est récurrent.

Tout en pensant à la fin de mon mari, je le regarde sans émotion particulière. Je la trouve velue… cette jambe, ni grasse, ni musclée, n'a rien à faire dans mon lit. Elle jure avec mes draps de coton blanc. C'est un élément incongru, qui, dans un jeu des sept erreurs aurait été à signaler comme étant un intrus.

En 15 ans a-t-il tant changé ? Est-il si différent de celui que j'ai aimé ? À quel moment de ma vie l'ai-je vraiment aimé ? Y a-t-il eu une période d'amour viscéral. Cet amour qui vous coupe le souffle quand l'amant apparaît, qui vous coupe le souffle quand l'amant vous touche, qui vous coupe le souffle quand

l’amant s’en va. Cette période d’apnée, pendant laquelle vous ne pensez qu’à l’autre, celui qui devient votre oxygène et qui pourtant vous en prive.

En considérant l’impudence velue de cette jambe, je me perds dans mes souvenirs sans que rien de précis ne me revienne si ce n’est que je suis persuadée qu’il était moins poilu avant. Avec l’âge les hommes perdent leurs cheveux, mais gagnent en poils ! C’est un fait remarquable, mais y a-t-il une explication biologique à ce phénomène ? Perdent-ils en humanité pour se rapprocher d’un état primaire, bestial. Les paroles romantiques, les belles déclarations laissent-elles la place à plus de trivialité, la séduction cède-t-elle aux rapports de force ?

Mais peut-être est-il le même ? Je suis peut-être la seule en cause. La seule à avoir changé. Quand je regarde mon corps nu sous les draps, je le trouve flétri, froissé. Il s’assèche, se dessèche… je me momifie. Il n’y a plus de jus. Je suis en train de devenir ce que je déteste : une presque vieille qui ne l’assume pas et pense qu’être maigre rajeunit. Il n’y a pourtant rien de plus triste qu’une vieille maigre, c’est un cadavre avant l’heure. La maigreur rapproche de la mort. Elle se marre la faucheuse en voyant ces poupées faites d’os et de silicone, mais elle est un peu triste aussi : les vers n’auront rien à bouffer.

Fais un effort ! Souviens-toi, il y a 15 ans… J’étais belle, jeune, sensuelle et je trouvais George charismatique, charmant, charmeur. Il me faisait rire, et je dois bien l’avouer me faisait de l’effet. Il avait 33 ans, j’en avais 25. Il vivait dans une maison magnifique accrochée à un rocher, il m’apparaissait comme un pirate que rien ni personne ne pouvait retenir, je voulais être celle qui y parviendrait : devenir la fiancée du pirate. Je me suis tellement bien appliquée, que je suis devenue sa femme à peine quelques mois après notre rencontre.

Je suis arrivée sur l’île de Saint Barthélemy par hasard, après avoir obtenu mon diplôme d’architecte. J’avais travaillé en agence pendant toutes mes études pour les financer et je voulais faire une pause avant de réellement me lancer dans la vie professionnelle. J’ai répondu à une annonce pour travailler dans un restaurant de plage et participer aux animations, en réalisant des décors pour les différentes fêtes organisées sur place. J’y suis restée trois semaines… après quoi, je vivais chez George. Mon nouveau job m’occupait à plein temps : être jolie, l’accompagner chez ses amis, et dire oui à toutes ses envies. Si je ne l’avais pas épousé, j’aurais pu écrire « Escort Girl » ou « poule » dans la case « profession » des fiches de renseignements. Mes six années d’études, ont dû me permettre d’échapper à cette voie sans issue. Le rôle de potiche n’était pas fait pour moi, et rongée par l’ennui, j’ai repris mon boulot d’architecte en montant ma petite agence. George en a été très fier au début, puis a commencé à jalouser mon

travail qui me prenait de plus en plus de temps et d'énergie. Mon tendre, drôle et charmant mari regrettait sa docile fiancée des débuts. Mais nous sommes restés ensemble sur ce petit caillou des caraïbes, dans sa maison vigie à l'entrée du port, s'émerveillant chaque jour au moment du coucher du soleil et imaginant des lendemains qui peut-être nous rapprocheraient à nouveau. Ce vieux chnoque m'énerve au plus au point, mais j'y tiens malgré tout.

J'ai fini par comprendre, que son magnétisme est surfait, son charisme artificiel. Ce n'est que du vent, une pellicule synthétique qui le protège des autres, de ce que les autres pourraient penser de lui, dire de lui. George est un enfant, un vieil orphelin qui a peur, terriblement peur d'être seul et malaimé. J'aime à penser que ma présence le rassure, qu'il a besoin de moi, et je reste pour cela, pour ne pas qu'il crie dans le noir, pourchassé par ses cauchemars. À presque 50ans, il ne sait toujours pas gérer les critiques, les contrariétés. Il s'énerve, perd son sang froid, gesticule, hurle, traite tout le monde de con, et s'en va en claquant la porte. Mais cela ne dure jamais. Et une fois la tempête passée, considère le con à l'origine de son courroux comme son meilleur ami. Il ne peut pas se brouiller sérieusement avec qui que ce soit, car il est incapable de gérer un conflit. Il explose, puis fait l'autruche, mais il ne parle pas, ne dialogue pas. La vie est blanche ou noire, sans nuance, sans compromis et il doit avoir l'impression de régner en maître absolu sur son petit monde. C'est rassurant d'imaginer que ce que l'on ne veut pas affronter n'existe pas.

Toujours dans mon lit, je détourne le regard de mon mari pour me concentrer sur le paysage. La vue depuis ma chambre a le don de me nettoyer l'esprit des idées noires. Après le bleu de la piscine en premier plan, c'est le bleu de la mer moucheté du blanc des bateaux qui s'étire jusqu'à l'horizon.

George a fait bâtir cette maison de style coloniale sur un terrain surplombant le port de Gustavia : un petit bout de l'héritage de son grand père. Personnage excentrique, il fut un des premiers européens à investir sur l'île de Saint Barthélemy à la fin des années 60. Il se contenta alors d'y acheter des terrains, voir de les échanger contre quelques services. Il ne fit rien construire de son vivant, préférant demeurer sur son bateau lorsqu'il était de passage dans les Caraïbes. Dans la famille Du Lac, grand père Léonard est demeuré une énigme. Il quitta sa femme, Jeanne de Beaufort, peu après la naissance de ses enfants pour parcourir le monde sur son voilier. Il ne l'avait jamais aimée et l'avait épousée pour satisfaire ses parents qui ne souhaitaient pas voir le sang des Du Lac se diluer avec celui d'une « femme du peuple ». Mais Jeanne était née

maussade, avait vécu tristement et était morte soulagée. Léonard, que ses amis appelaient Léo et que sa famille évitait de nommer, était heureux, libre et ne vivait que pour l'aventure. Il sema des enfants illégitimes aux quatre vents et sur tous les continents. Sur le port de Marseille avant d'embarquer pour son premier périple en mer, il se fit tatouer « immortel » sur le cœur et demanda à son notaire de faire barrer cette inscription le jour de sa mort pour la modifier par « jusqu'au bout j'y ai cru ! », pour rire et pour emmerder Dieu au cas où il existerait. Il perdit deux doigts de la main droite dans une tempête en plein océan et se félicita d'avoir un bout de lui recyclé dans les profondeurs de l'Atlantique.

Il revit sa femme lorsque ses enfants avaient 20 et 24 ans, une fille Eve et un fils Henri, le père de George. Il n'en aima aucun des deux et décida de léguer l'intégralité de son héritage à ses futurs petits enfants. Deux virent le jour : George et son jeune frère Jean. Ils ne rencontrèrent jamais leur grand père, qui finit par disparaître en mer à 60 ans, mais ils apprirent à le connaître en lisant les carnets de voyages qu'il leur laissa. Il en avait écrit un spécialement pour eux, leur demandant d'être très prudents dans la vie. Ils devaient à tout prix échapper à la malédiction des Du Lac : ne pas devenir cons et apprendre à aimer les gens différents. S'ils y parvenaient, leur vie serait heureuse et ils mourraient sans regret. Je commence à comprendre que George est en train de perdre du terrain dans sa course contre cette malédiction. Tente-t-il seulement d'y échapper, a-t-il conscience qu'en vieillissant il ne se bonifie pas !

Cette maison est la première d'une longue série. George a fait construire plusieurs autres villas contemporaines sur les cotes escarpées de l'île ou sur les hauteurs bénéficiant d'une vue mer. Il vit des revenus que lui procure la location de ses biens et de quelques placements boursiers avantageux. Il lui arrive d'acheter et de revendre des sociétés après les avoir remises sur pied. Peu importe ce qu'elles peuvent produire ou vendre, il les voit en termes de rentabilité et de fiscalité. À vrai dire, je ne comprends pas grand chose à ces transactions et il me le rend bien, en se contre fichant de mon travail d'architecte. Je n'ai travaillé sur aucune de ses villas. Aucun de nous n'y tenait, je pense que nous nous serions entre tués.

J'aime énormément la villa du Cap. C'est un des premiers architectes installés sur l'île qui l'a imaginée, et il a su lui donner une âme. Cette maison semble être là depuis toujours alors qu'elle a été construite dans les années 90. George n'avait que 25 ans. Il s'est installé sur l'île une fois diplômé de son école de commerce. La construction de la maison a été financée par l'héritage touché à la mort de ses parents emportés par un accident de voiture. Un coup en bourse,

aussi risqué que rentable, lui a permis de voir encore plus grand.

Et aujourd'hui nous en sommes là. Dans notre immense chambre, chacun de notre côté du lit, aussi éloignés qu'il est possible de l'être sur un matelas de deux mètres sur deux, et personnellement, ne sachant plus si je dois encore espérer ou non un rapprochement.

La sonnerie du téléphone met fin à mes réflexions. Ce n'est plus le chant des cigales, mais quelques notes de piano. Sur l'écran s'affiche le nom de mon interlocuteur : Court Jus, surnom donné à l'électricien travaillant sur un de mes chantiers. Ce n'est pas bon signe.

— Allo ?

— J'vous réveille pas au moins Mme Du Lac ?

— Nan ! Et puis même si c'était le cas, votre voix au petit matin, c'est un vrai bonheur !

— Pff, comme vous êtes ! Mais assez rigolé, y'a un souci chez les amerlocs. Mes gars sont sur place et apparemment les luminaires qui ont été livrés ne collent pas avec les plans. Vous pourriez passer là ? Parce que du coup les gars ne savent pas quoi faire, et s'ils ne savent pas quoi faire, je les envoie ailleurs…

— Vous ne les envoyer nulle part, j'arrive. Le degré d'urgence me laisse-t-il le temps de m'habiller ou dois-je sauter à poils sur mon quad ?

— Ben habillez-vous !

— Monsieur Giraud, c'était de l'humour ! Vos gars ne me verront pas en tenue d'Eve aujourd'hui et en plus chevauchant un engin à moteur.

Il faut vraiment que je me lève.

Zut raté ! George n'est pas encore mort, il émerge de son sommeil de plomb. Il a le regard complètement éteint. Je ne suis pas certaine que le cerveau soit suffisamment irrigué quand il ronfle :

— Mmm, c'était qui au téléphone ?

— Court Jus, y'a un problème sur le chantier Clayton, faut que j'y passe.

— Peuvent pas se débrouiller un peu sans toi ?

— Ben non, tu vois, peuvent pas !

Ils ne peuvent pas, et surtout je ne le veux pas. Le chantier de Sue et John, est le chantier rêvé. Celui qui vous occupe l'esprit nuit et jour, qui vous prend aux tripes, qui vous fait du mal et du bien en même temps… bref ce projet, c'est mon amant du moment, donc il n'est pas question qu'il m'échappe.

Les Clayton sont les nouveaux propriétaires de la maison de David et Peggy Rockfeller à Colombier. Cette maison est un rêve, ce chantier est juste idéal. Jusque là, tout s'est déroulé merveilleusement bien. De mon premier rendez-